

Études littéraires africaines

COLLECTIF WRITE BACK, *Postcolonial Studies : modes d'emploi*. Lyon : Presses universitaires de Lyon, 2013, 513 p. – ISBN 978-2-7297-0857-3

Sylvère Mbondobari



Numéro 39, 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1033147ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1033147ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mbondobari, S. (2015). Compte rendu de [COLLECTIF WRITE BACK, *Postcolonial Studies : modes d'emploi*. Lyon : Presses universitaires de Lyon, 2013, 513 p. – ISBN 978-2-7297-0857-3]. *Études littéraires africaines*, (39), 188–190. <https://doi.org/10.7202/1033147ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

COLLECTIF WRITE BACK, *POSTCOLONIAL STUDIES : MODES D'EMPLOI*. LYON : PRESSES UNIVERSITAIRES DE LYON, 2013, 513 P. – ISBN 978-2-7297-0857-3.

Les actes du colloque *Postcolonial studies : modes d'emploi* confirment l'impression de densité et de profondeur de cette rencontre. Cette initiative se proposait, d'une part, de faire un certain nombre de mises au point et, d'autre part, de confronter les méthodes avec le souci de restituer la richesse, la complexité et la polyphonie des *Postcolonial studies*. L'ensemble est dû aux sept membres d'un « Laboratoire des jeunes chercheurs », créé en 2007 à l'École Normale Supérieure de Lyon : Florian Alix, Anne-Sophie Catalan, Claire Ducournau, Tina Harpin, Estelle Olivier, Myriam Suchet et Cyril Vettorato.

Le premier au moins de ces objectifs a été parfaitement atteint. Pour s'en convaincre, il suffira d'abord de lire la dense et pénétrante première partie, consacrée à la circulation et à l'historisation des concepts postcoloniaux. Dans la première des trois contributions, Nicolas Bancel interroge les critiques diverses et variées émises à l'encontre des *postcolonial studies*, situe les débats épistémologiques et pointe les enjeux sociopolitiques des *postcolonial studies* en France. Combinant réflexions théoriques, études de source et exploitation d'archives missionnaires en Ouganda, Maud Michaud relève, à la suite d'Isabelle Surun, les apories des *postcolonial studies* et plaide pour une contextualisation des discours, qui intègre « les réalités matérielles derrière les discours coloniaux et postcoloniaux ». Beryn Sèbe s'inspire de l'expérience britannique, entre réticence et ouverture aux *postcolonial studies*, pour proposer une approche pluridisciplinaire ouverte aux méthodes des *postcolonial studies*, à l'*imperial history* et aux *French studies*.

La seconde partie reprend des éléments connus, mais apporte aussi des précisions nouvelles concernant le contexte d'émergence et les conditions de possibilité des études postcoloniales, dont les auteurs soulignent au passage les apories et les contradictions. D'utiles précisions sont fournies par une étude de Guillaume Bridet, qui recense trois Saïd : le critique du discours orientaliste, le philologue et disciple d'Auerbach et, enfin, le penseur de la pluralité et de l'exil. Nkolo-Ndjodo étudie « les lectures africaines de Michel Foucault » et, chemin faisant, il interroge sur un ton ouvertement polémique les fondements philosophiques du discours postcolonial et son applicabilité au champ social africain. Contrairement aux contributions qui examinent le fond de la pensée postcoloniale, la réflexion de Burleigh Hendrickson, dont l'unité du sujet n'apparaît

pas toujours avec évidence, plaide pour une plus grande prise en compte des réalités contemporaines des ex-colonies.

D'intéressantes précisions théoriques sont données dans la troisième partie, qui porte sur la circulation transnationale, les usages et les détournements des concepts postcoloniaux, les conditions socio-économiques de production, de circulation et de réception. Kathryn Kleppinger démêle avec une immense minutie les stratégies de positionnement et les prises de position des auteurs estampillés « beurs » dans le champ littéraire français. Cette réflexion sur les « étrangers de l'intérieur » est complétée par une étude de Lotte Arndt sur *Africultures*, qui privilégie visiblement les dynamiques transnationales et entend « proposer un nouveau langage critique pour parler des créations africaines » ; cette conquête de l'espace public passe nécessairement par la déconstruction des imaginaires et le décentrement critique. Lisbeth Verstraete-Hansen présente un rapprochement, pour le moins surprenant, entre la pensée de la négritude et celle de la belgitude, comme forme « contestataire d'intellectuels de la périphérie ». L'article de Sylvain Crépon s'inscrit également dans le registre des rapprochements inattendus puisqu'il montre comment les intellectuels néo-droitiers reprennent les considérations anti-universalistes et identitaires des auteurs postcoloniaux.

Graham Huggan retrace, dans la quatrième partie, l'histoire problématique du *Booker Prize* ; il déconstruit, à partir de l'exemple de Rushdie, les stratégies de positionnement et d'entrée des écrivains postcoloniaux, en faisant observer au passage les pratiques exotiques du postcolonial comme « étiquette promotionnelle sur le marché culturel international ».

Les contributions enrichissantes de la cinquième partie tournent autour des concepts de subalternité, d'identité et de traduction. Tina Harpin souligne le lien fondamental entre théories postcoloniales et écriture littéraire ; de Saïd à Mbembe, ce qui intéresse les théoriciens, outre « le pouvoir artistique de dire et de révéler autrement la complexité du réel », c'est l'idée que « la soumission des peuples passe en effet par le contrôle de la langue et du dire ». Pour sa part, Alessandro Corio analyse, dans les textes poético-narratifs de Glissant, le « devenir-subalterne » de Marie Celat, montrant à partir du concept de *subalternité* que le discours de la folie est symptomatique du trauma refoulé du passé. Robert Rakocevic se sert de l'exemple d'Albahari et de celui de Naipaul pour poser la question de l'identité nationale dans son rapport avec une « identité-relation » toujours en devenir. Nahed Noureddine referme cette

partie sur la traduction comme lieu de ré-énonciation, de reformulation du vouloir-dire du sujet postcolonial dans la culture réceptrice.

La sixième partie se présente comme un plaidoyer pour l'étude des littératures de l'océan Indien. Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo réinterprète *Le Sari vert* d'Ananda Devi alors que Carpanin Marimoutou propose une lecture du *maloya*, soulignant par là même la spécificité esthétique et discursive, ainsi que la complexité de l'imaginaire réunionnais, qui exigent une lecture particulière des signes culturels et linguistiques. La fiction cinématographique postcoloniale comme lieu de construction d'une identité individuelle et collective à partir des archétypes de l'imaginaire colonial : telle est l'idée développée par Annick Gendre et Shailja Sharma.

Dans une conclusion riche en perspectives, Kathleen Gyssels examine la réception de l'œuvre de Glissant dans le champ des études postcoloniales et se pose la question de sa marginalisation. Fruit d'un important travail inter- et transdisciplinaire, cet ouvrage s'attaque aux lieux communs et propose un nouvel *éthos*. Pour le collectif, interroger les concepts postcoloniaux et en explorer les différents usages signifie surtout rompre avec une sorte de frilosité du monde universitaire français à l'égard des études et des théories postcoloniales.

■ Sylvère MBONDOBARI

CONVENTS (GUIDO), *IMAGES ET ANIMATION. LE CINÉMA D'ANIMATION EN AFRIQUE CENTRALE. INTRODUCTION AU CINÉMA D'ANIMATION EN RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO, AU RWANDA ET AU BURUNDI*. [KESSEL-LO / LEUVEN] : AFRIKA FILMFESTIVAL, 2014, 133 P. [PAS D'ISBN]

Guido Convents, l'auteur de cet essai historique, imagé et très documenté sur le cinéma d'animation en République démocratique du Congo, au Rwanda et au Burundi, a déjà écrit de nombreux livres et articles sur la culture et la production cinématographiques en Afrique. Il est, par ailleurs, l'organisateur du Festival de cinéma « AfrikaFilmfestival » qui se déroule chaque année en Belgique.

L'ambition première de cet ouvrage est de convaincre ses lecteurs que le cinéma d'animation existe en Afrique et ce, de longue date. Les premiers courts métrages d'animation ont en effet vu le jour sur le continent dès les années 1930, avec, en Égypte, les frères Frankel qui réalisent des films dès 1935, fortement inspirés par les person-